le cnam le Cnum

# Conditions d’utilisation des contenus du Conservatoire numérique

1. Le Conservatoire numérique communément appelé le Cnum constitue une base de données, produite par le Conservatoire national des arts et métiers et protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle. La conception graphique du présent site a été réalisée par Eclydre.
2. Les contenus accessibles sur le site du Cnum sont majoritairement des reproductions numériques d’œuvres tombées dans le domaine public, provenant des collections patrimoniales imprimées du Cnam. Leur réutilisation s’inscrit dans le cadre de la loi nº 78-753 du 17 juillet 1978 :
    - la réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur ; la mention de source doit être maintenue (Cnum - Conservatoire numérique des Arts et Métiers - https://cnum.cnam.fr)
    - la réutilisation commerciale de ces contenus doit faire l’objet d’une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.
3. Certains documents sont soumis à un régime de réutilisation particulier :
    - les reproductions de documents protégés par le droit d’auteur, uniquement consultables dans l’enceinte de la bibliothèque centrale du Cnam. Ces reproductions ne peuvent être réutilisées, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l’autorisation préalable du titulaire des droits.
4. Pour obtenir la reproduction numérique d’un document du Cnum en haute définition, contacter cnum(at)cnam.fr
5. L’utilisateur s’engage à respecter les présentes conditions d’utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d’une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.
6. Les présentes conditions d’utilisation des contenus du Cnum sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE**

| | |
|---|---|
| **NOTICE DE LA GRANDE MONOGRAPHIE** | |
| **Auteur(s) ou collectivité(s)** | **Auteur collectif** |
| **Auteur(s)** | **Auteur collectif** |
| **Titre** | **Conférences d'actualités économiques** |
| **Adresse** | **[Paris] : CNAM, 1934-1935** |
| **Collation** | **19 liasses** |
| **Nombre de volumes** | **19** |
| **Sujet(s)** | **Pensée politique et sociale**<br>**Économie politique** |
| **Notice complète** | https://calames.abes.fr/pub/cnam.aspx#details?id=Calames-20141110171124701 |
| **Permalien** | https://cnum.cnam.fr/redir?MS237_2CC10 |
| | |
| **LISTE DES VOLUMES** | |
| | Les grands courants de la pensée sociale actuelle. l'inventaire du désarroi [28 décembre 1934] |
| **VOLUME TÉLÉCHARGÉ** | Le rôle des grandes places internationales [30 janvier 1935] |
| | L'État moderne et ses fonctions dans le désarroi actuel [13 février 1935] |
| | Les principes de la coopération [23 février 1935] |
| | Le rôle des grandes places internationale. Cinquième conférence [27 février 1935] |
| | Le placement des jeunes [27 février 1935] |
| | Confrontation des doctrines et des faits [1er mars 1935] |
| | Le problème monétaire et la crise [4 mars 1935] |
| | Le monde monétaire actuel et les mouvements récents des prix. Première conférence [6 mars 1935] |
| | Les faits essentiels et les principes de la vie économique aux États-Unis [12 mars 1935] |
| | [Les conditions actuelles de l'agriculture.] Le problème de la viande [14 mars 1935] |
| | La politique internationale [15 mars 1935] |
| | Les conditions actuelles de l'agriculture. Première conférence : Le divorce de l'usine et de la terre [20 mars 1935] |
| | La politique monétaire de la France. Première conférence [21 mars 1935] |
| | Les conditions actuelles de l'agriculture. Le problème de la viande. Troisième conférence [21 mars 1935] |
| | La réforme de l'État. Première conférence [27 mars 1935] |
| | Une idée et un exemple de 1848 : l'École d'administration [28 mars 1935] |
| | Le monde souffre d'un trouble de circulation. Première conférence [29 mars 1935] |
| | Les grandes transformations historiques et économiques des nations et des continents. Première conférence [8 mai 1935] |

| | |
|---|---|
| **NOTICE DU VOLUME TÉLÉCHARGÉ** | |
| **Auteur(s) volume** | **Auteur collectif** |
| **Titre** | **Conférences d'actualités économiques** |
| **Volume** | Le rôle des grandes places internationales |
| **Adresse** | **[Paris] : CNAM, 1935** |
| **Collation** | **1 liasse (18 f.) ; 31 cm** |

| | |
|---|---|
| **Nombre de vues** | **36** |
| **Cote** | **CNAM-BIB Ms 237 (2)** |
| **Sujet(s)** | **Bourse**<br>**Transport de marchandises** |
| **Thématique(s)** | **Économie & Travail**<br>**Histoire du Cnam** |
| **Typologie** | **Ouvrage** |
| **Langue** | **Français** |
| **Date de mise en ligne** | **29/10/2026** |
| **Date de génération du PDF** | **29/10/2026** |
| **Recherche plein texte** | **Disponible** |
| **Notice complète** | https://calames.abes.fr/pub/cnam.aspx#details?id=Calames-2024032617175172469 1 |
| **Permalien** | https://cnum.cnam.fr/redir?MS237.2 |

MS 237 (2)
4° Xa 311

Conservatoire National des Arts et Métiers

CONFERENCES D'ACTUALITES ECONOMIQUES

---

Conférences de Monsieur NAVACHINE :

LE ROLE DES GRANDES PLACES INTERNATIONALES

Première Conférence

Sous la Présidence de M. A. de MONZIE

Mercredi 30 janvier 1935

---

(Applaudissements)

M. le PRESIDENT. - Mesdames et Messieurs, il me vient à l'esprit, en constatant que notre amphithéatre n'est pas aussi rempli qu'à l'ordinaire, que particulièrement aujourd'hui les absents ont tort. Car, dans l'organisation de la série de conférences d'actualités économiques, c'est d'un propos délibéré que nous avons fait appel à la parole de M. Dimitri Navachine. Non pas simplement en raison de son de sa formation internationale, de son expérience oecuménique dont il peut nous faire bénéficier, mais parce que dans les quelques années qui marquent son intimité avec les milieux intellectuels français, M. Navachine nous a apporté un appoint extrèmement original, un certain sens du réel, une certaine possibilité de définir des notions que nous avions pris l'habitude d'accepter toutes faites.

Dans le moment présent, j'y insiste et j'y insisterai à plusieurs reprises, l'intérêt qu'offre cet ensemble de conférences économiques, c'est de procéder suivant notre méthode cartésienne, de repartir, à la faveur d'un doute méthodique, simplement des constatations du réel, pour recons-

truire ce que nous avions trop facilement, trop aisément, trop habituellement transformé en une sorte de dogmatisme national.

Je vais donner la parole à M. Navachine pour parler des grandes places internationales, et je me réjouis qu'il ait accepté de traiter un tel sujet. Il est si facile de s'en tenir aux grandes généralités : la Banque, la Bourse le Capitalisme, les Places bancaires, sans que sous ces mots le public, même le public constituant l'élite, se rende compte qu'il y a une longue histoire, une longue formation historique, que les positions ne sont point simplement prises en raison de la situation géographique ou de la situation nationale, mais parce qu'il y a une sorte de moyenne faite entre les besoins, ou les possibilités, du temps présent et les traditions du temps passé et qui constitue la formation d'une place internationale.

Je puis dire que vous allez faire, et que ceux qui recueillerons vos paroles vont écrire un chapitre de cette géographie humaine, dont il est tant besoin à l'heure actuelle. Ne sommes-nous pas arrivés à un moment où il faut se rendre com pte de la diversité : les notions uniformes ne correspondent plus à la réalité. L'effort que nous entreprenons avec le concours d'un public qui, je l'espère, se rendra compte de sa qualité, en tout cas de sa direction, est précisément de donner le sens, le goût et le respect de cette diversité. Le sens ? Mon Dieu, par la connaissance, par l'intelligence, on doit y parvenir. Le goût ? C'est plus difficile, cela suppose que nous renonçons à un certain nombre de préjugés qui sont vraiment des préjugés français. Ils tiennent à une très noble ascendance révolutionnaire, mais enfin, ce sont tout de même des préjugés contre lesquels il convient de réagir pour avoir le goût et la curiosité de ce qui est divers en nous.

Je le dis, il n'est pas possible à l'heure présente de procèder à cette reconstruction qui est une nécessité salutaire de la crise, sans avoir jeté ce regard circulaire sur l'ensemble des faits, des réalités, des institutions, des coutumes qui nous permettront de conclure, de prendre nos ré-

Ms 237(2)
BIB CNAM RESERVE

solutions nationales pour un redressement de notre économie, et tout d'abord pour un redressement de notre pensée. C'est pour cet ensemble de motifs que j'ai plaisir à saluer M. Navachine. M. Navachine a eu le courage, à un certain moment où l'on n'a percevait point l'ampleur de la crise et même sa nature, de publier par un commentaire attentif des grandes statistiques, à ses risques et périls intellectuels et matériels, une étude à laquelle on a peu à peu fait appel. Puis, on a fait appel à sa personne parce qu'on en avait besoin. Et nous avons fait appel à vous, Monsieur Navachine, parce que nous avions besoin de vous pour un enseignement complet que nous espérons pouvoir donner à cet admirable public qui se rend le soir pour prolonger les labeurs de la journée en veillées intellectuelles au Conservatoire des Arts et Métiers. Voilà pourquoi je vous salue avec plaisir et, par avance, avec gratitude.

(Applaudissements)

M. NAVACHINE. - Monsieur le Ministre, Mesdames et Messieurs, Laissez-moi tout d'abord remercier M. de Monzie des propos si bienveillants qui m'ont ému et me rendent confus parce qu'il me reste à justifier son attestation.

Le rôle des grandes places internationales. Quand je retournais ce thème dans mon esprit et que je cherchais une façon convenable de le porter devant vous, je m'attachais à chercher une définition que je n'ai pu trouver. Aussi me suis-je dit que le procédé le mieux approprié serait de partir d'une description et non d'une définition. Voulez-vous donc me permettre d'essayer, par une fiction de l'esprit, de reconstituer ce qu'étaient les grandes places internationales avant la guerre, car il faut se demander si leur rôle est le même que par le passé, s'il existe toujours. Or, quand nous parlons des grandes places internationales, involontairement, l'imagination se dirige vers Londres. Nous allons donc essayer de restituer une vue de Londres en 1913.

Nous connaissons tous le nom de "City". Beaucoup parmi vous ont certainement la vision des petites rues, des

Ms 237 (2)
BIB CNAM RESERVE

carrefours, de ce quartier relativement ancien. Car, aussi curieux que cela puisse paraître, il n'y a pas à Londres de quartiers vraiment anciens ; il n'y a pas, dans cette cité, de propriétés foncières ; il n'y a que des baux de quatre-vingt-dix-neuf ans : la ville est rebâtie tous les quatre-vingt dix-neuf ans. Essayons donc de pénétrer dans une de ces ruelles, dans une bureau, dans une boutique, par exemple là où l'on s'occupe de blé.

Nous y trouverons soit un broker, un courtier, soit un agent commissionnaire ; la différence est essentielle. Alors que le premier agit toujours pour le compte d'un tiers, le deuxième agit pour son propre compte, parce qu'il fournit la garantie pour les achats ou les ventes qu'il opère. Supposons donc que le matin, devant son courrier (ce n'était pas encore la période du téléphone, mais des télégrammes et des lettres) notre courtier ou notre agent commissionnaire se trouve saisi d'un certain nombre de demandes ou d'offres de blé. Il paraît de prime abord que pour lui, la question devrait se résoudre facilement. Il y a d'une part les offres des exportateurs de blé de Russie, d'outre-mer, de Hongrie, des Pays Balkaniques ou des Pays Baltiques. Il y a d'autre part, les demandes des consommateurs anglais et continentaux. Il semble qu'il n'ait qu'à confronter ces offres et ces demandes et à intervenir ensuite dans les transactions.

Mais il lui faut un arbitre pour fixer le prix, pour dire à combien de shillings le blé doit être vendu et acheté ; sinon sa décision pourrait être contestée. Aussi verrons-nous notre courtier ou notre agent commissionnaire aller à la Bourse. Supposons qu'il s'agit d'une quantité de blé importante ; Il va donc dans un immeuble appelé "Baltic", souvenir de la période où les fournisseurs principaux du blé à exporter en Europe étaient les Pays Baltiques, aux XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles. Là il va rencontrer ses collègues qui sont tous saisis du même problème : à quel prix faut-il conjuguer les offres et les demandes. De cette confrontation, confrontation assaisonnée, si j'ose m'exprimer ainsi, des dépêches de gens qui disent que le temps est mauvais au Canada, qu'il évolue d'une façon favorable en Argentine et qu'on peut compter cette

BNB CNAM RESERVE
Ms 237 (2)

année avec une récolte abondante et d'une très bonne qualité en Russie, de tout cet ensemble vont résulter les prix. Notre courtier va chercher le moyen de placer ses commandes dans un moment où, à la Bourse, les offres affluent particulièrement ; ou les offres apparaissent prévaloir, où les prix sont donc plus favorables pour l'acheteur.

Si la quantité de blé est moins grande, il ira dans une autre bourse où la coutume veut que l'on traite des quantités relativement moins importantes. Il en ira de même pour le thé, pour le caoutchouc, pour le zinc, pour le cuivre, pour le coton ; pour la laine, c'est déjà un peu différent, parce que la bourse de la laine traite une marchandise disponible, déposée dans les docks de Londres : les transactions s'y font par enchères répétées plusieurs fois au cours de l'année.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, en continuant cette promenade, nous verrons le client de notre commissionnaire ou de notre courtier. Du moment que celui-ci a le contrat, qu'il a le blé acheté pour lui, soit en Argentine, soit au Canada, soit aux Etats-Unis, soit encore en Russie, il doit se préoccuper de la façon de le faire parvenir à destination, et pour cela, il va s'adresser à un autre courtier qui, à son tour ira retrouver ses confrères, ses collègues dans le même immeuble Baltic, parce que c'est également la Bourse des affrêtements. Là, vous verrez une fois de plus l'arbitrage impersonnel réalisé par l'ensemble des offres et des demandes d'affrêtement, c'est-à-dire des bateaux, des voiliers ou des vapeurs, et vous verrez là encore une oeuvre, un travail méticuleux, astucieux, qui consiste à choisir parmi maintes propositions, la plus opportune.

Si, par exemple, il s'agit d'envoyer dans des sacs à Marseille, une certaine quantité de blé, il faudra trouver un bateau qui se trouve aussi près que possible d'Odessa, pour que la dépêche qui lui donne l'ordre de venir chercher le blé, ne l'oblige pas à faire un parcours trop grand et à bruler inutilement du charbon qui, lui aussi, représente de l'argent. Mais ce n'est pas tout. Du moment qu'on a le bateau, il faut s'assurer de la cargaison. Vous verrez une

Ms 237 (2)
BNR CNAM RESERVE

fois encore un courtier saisi par notre client hypothétique - celui qui a acheté le blé - aller au Royal-Exchange. Qu'est-ce que la Bourse royale où se rencontrent tous les assureurs et où ils cherchent , toujours en confrontant l'offre et la demande, la Société d'Assurance qui peut offrir les conditions les meilleures et qui, dans la personne de ses courtiers, va répartir sur le champ le risque. Ayant assuré ce bateau à dix mille livres par exemple, cette société va en céder la moitié à une autre société qui, à son tour, rétrocèdera à deux ou trois autres sociétés anglaises, norvégiennes, suisses, françaises ou allemandes une part de cette assurance, de façon que pour chaque société, le risque ne représente plus, pour une cargaison donnée, qu'une centaine de livres, soit en toute hypothèse une perte facile à supporter.

Si nous continuons, nous verrons le Stock-Exchange, c'est-à-dire la Bourse des valeurs, des actions représentant l'activité des différentes sociétés. Nous verrons que tout ce qui est représenté comme marchandises à la Bourse du blé, à la Bourse du caoutchouc, à celle du coton, à celle des affrêtement ou des assurances est représenté à celle des Valeurs par des titres qui varient en conséquence de la prospérité des sociétés ayant trait aux opérations en cause. Et vous verrez également que cette correspondance, cette symétrie, cette interdépendance est décisive, puisque toute augmentation du chiffre des affaires se traduit par une augmentation des actions. Somme toute, ce sont deux systèmes : on répartit les marchandises et on fait ressortir la répercussion de la répartition des marchandises et des services de l'assurance sur le capital investi dans les entreprises respectives.

Mais ce n'est pas tout. On a acheté la marchandise, on a chargé, on a le bateau, on l'assurance, il faut payer. Comment va-t-on payer ? On s'adresse aux Banques et là, je voudrais faire ressortir une particularité de la place centrale, car, tout ce que j'ai dit jusqu'à présent pour Londres, je pourrais le répéter en vous demandant de me suivre par la pensée à Marseille, au Hâvre, à Roubaix- Tourcoing pour la Bourse de la laine, à Dantzig pour le blé, à Copen-

BNB CNAM RESERVE
Ms 237(2)

hague pour maintes marchandises, le blé, le beurre, la margarine, à Marseille pour les matières oléagineuses, à Odessa pour le blé encore, pour les tourteaux, en particulier pour les tourteaux de tournesol qui représentaient une grande marchandise internationale. Mais là je touche à une particularité de Londres : le réglement. Comment va-t-on payer la marchandise, l'affrêtement, l'assurance, tout ce qui se rapporte à l'opération que nous avons suivie dans ses diverses phases.

Nous entrons donc dans une banque anglaise et pour faire ressortir davantage la particularité à laquelle je m'attache, supposons que nous entrons dans cette banque en la personne d'un continental, d'un Français, d'un Danois, ou d'un Suédois qui pénètre pour la première fois dans une banque anglaise, possédant une lettre de crédit d'une importance de vingt mille livres par exemple, et qui présente sa lettre. Notre homme ne veut pas encaisser l'argent et demande : "Je vous prie de m'ouvrir un compte courant ; je laisse mon argent chez vous". A quoi l'employé empressé lui répondra : "Nous regrettons, Monsieur, mais nous ne vous connaissons pas ; nous ne pouvons vous ouvrir un compte courant, parce qu'il faudrait que nous vous donnions un chéquier et notre chéquier est un témoignage d'amitié, une recommandation en elle-même."

Supposons encore que notre continental puisse se référer à un ami brillant, important et dise : "Voulez-vous que je me réfère à notre ambassadeur ?" En ce cas, l'employé de la banque enverra le client auprès du Directeur qui, à son tour, répondra : "Oui, votre ambassadeur ; je n'ai pas l'honneur de le connaitre ; nous avons peur de l'ambassadeur et nous ne voulons pas avoir affaire au Gouvernement. Mais vous avez peut-être un modeste courtier, un homme d'affaires, un négociant en blé, un homme qui s'occupe d'affrêtement, que nous connaissons depuis trente ou cinquante ans : voilà la référence qui ferait notre affaire". Notre continental a la chance d'avoir un ami de cette nature, un broker qui le recommande. Il y aura alors une sorte d'initiation, une cérémonie émouvante ; il sera reçu par le Directeur, un grand livre de parchemin sera ouvert, sur le-

MS 237(2)
BIB CNAM RESERVE

quel il écrira de sa main tremblante son nom, son adresse, après quoi le Directeur lui serrera la main et lui dira : "Voilà le chéquier, vous êtes un ami." Le sens de ces propos sera le suivant : "Monsieur, ce chèque peut vous servir dans tout les pays du monde. Il n'y a pas un endroit où un chèque tiré de Londres ne soit pas accepté comme un paiement valable."

Voilà quelle était l'organisation bancaire, basée sur une profonde connaissance des hommes et des choses, sur une habitude pas très ancienne cependant, comme je le ferai ressortir tout à l'heure. Ceci me fait penser qu'en parlant de l'organisation commerciale, de l'affrêtement, etc., j'ai peut-être omis de souligner dans cette organisation l'importance énorme du personnel, de la connaissance par ce personnel des affaires des pays, de la qualité des signatures et, même, des affaires de famille des clients. Permettez-moi d'ouvrir encore une parenthèse : Si notre continental revient quelques jours après à le même banque pour encaisser un chèque, il sera salué par le caissier qui lui donnera son nom, qui lui demandera respectueusement s'il pleut ou si le temps est beau et qui, sans rien vérifier dans les livres, sans rien lui demander, lui donnera les billets de banque de la caisse en échange de son chèque, parce qu'il est décidé, parce qu'il est admis une fois pour toujours qu'un homme reconnu comme client dans une banque est un homme honnête et un homme sérieux.

Quelques jours après, le nouveau client de la banque voit dans le courrier arriver quelques dossiers, quelques papiers épinglés les uns aux autres. D'abord un papier de transport - imaginons qu'il s'agisse de blé d'Argentine - papier assez grand, portant l'inscription du bateau, le nom du capitaine, la date de départ, la quantité de blé qui a été chargée sur le bateau. Ensuite la police d'assurance et la vignette où il est signalé que le blé chargé sur tel vapeur, à telle date, est assuré pour telle somme. Enfin, une traite qui a été tiré par la banque de l'expéditeur qui a vendu et envoyé le blé, sur une banque anglaise.

Ms 237(2)
BIB CNAM RESERVE

Que veut dire cet ensemble de documents, cette pape-

rasse ? Cela veut dire qu'un fermier d'Argentine ou du Canada expéditeur, ne connaissait pas bien l'acheteur anglais ou continental de ce blé, mais connaissait la banque et, faisant confiance à la banque, a tiré sur elle la traite et lui a envoyé les papiers, afin qu'ils soient encaissés à Londres. C'est ainsi que deux hommes, séparés par des milliers de kilomètres et ne se connaissant pas, peuvent commercer, peuvent vendre et acheter, parce que tous les deux ont confiance dans la banque et parce que la banque a confiance dans le sérieux de ses correspondants sur place qui ont vérifié les papiers, qui se sont rendu compte que le bateau existe, que le blé a été effectivement chargé, que le prix n'est pas fantastique et que le tout est vraiment assuré, c'est-à-dire ne risque pas de périr en route.

Pour vous donner une idée, Mesdames et Messieurs, de l'importance de ce genre de réglement, laissez-moi vous dire qu'à la fin de 1913 par exemple, il y avait une quarantaine de milliards de francs actuels qui circulaient sous forme d'acceptation des banques anglaises, c'est-à-dire un seul mot écrit à travers une traite, où la banque anglaise disait "j'accepte de payer" et qu'en même temps le stock d'or de la Banque d'Angleterre n'était que de quatre milliards, c'est-à-dire à peine un dizième. Or qui restait immobilisé dans les caves de la banque, tandis que c'était les quarante milliards d'acceptations qui représentaient l'instrument de réglement, l'instrument de paiement, qui permettaient le mouvement des marchandises à travers le monde entier. En effet, ce n'était pas seulement entre l'Angleterre et les différents autres pays que le commerce se faisait de cette manière, mais entre tous les états, entre la France et la Grèce, entre l'Amérique et la Turquie, entre la Russie et le Japon.

C'est pourquoi, pour compléter le tableau de Londres que nous sommes en train de tracer, il faut encore que je vous rappelle que dans les rues de la "City", vous pouviez voir toutes les banques du monde, outre les banques anglaises, les grandes d'actionnaires, les banques commerciales privées, les courtiers en traites, les courtiers en acceptations et en escompte, vous trouviez ainsi toutes les banques françaises

MS 237(2)
BIB CNAM RESERVE

scandinaves, russes, américaines, toutes les banques des colonies ; toutes avaient là leurs succursales et leurs représentants, parce que la place internationale de Londres jouait un rôle unique, parce qu'elle était la chambre de compensation du monde entier.

Il faut rappeler, Mesdames et Messieurs, que tout cela était au fond très récent, toute cette organisation, tout ce mouvement des marchandises, des traites, des paiements, tout cela datait de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, disons même de 1860-1870. Comment le commerce était-il organisé auparavant ? C'était quelque chose de différent par sa nature même. D'un côté, c'était le commerce régional, c'était l'agriculteur qui vendait en détail des vivres à des villes relativement petites et qui venait une fois par semaine ou une fois par mois pour vendre sa marchandise et chercher ce dont il avait besoin : quelques tissus, un peu de sel, du tabac, du sucre. A côté des villes, on trouvait les foires, les grands marchés qui réunissaient une fois ou deux par an peut-être les populations, des marchés tout à fait différents de l'organisation que je viens de décrire: on arrivait avec la marchandise effective, on la palpait, on la touchait, on la vendait, on l'achetait ; mais il n'y avait rien de ce mouvement continu qui est propre à la bourse, qui représente une force quotidienne qui ne s'exerce pas sur une marchandise immédiatement présente, mais sur une marchandise qui est dans tous les pays du monde, qui navigue sur toutes les routes et sur toutes les voies.

Pourquoi cette transformation s'est-elle faite ? Pour des raisons techniques, en raison des transports, en raison des facilités apportées par les chemins de fer, par les bateaux à vapeur, par la mécanisation des transbordements et des chargements dans les ports. Donc, changement qui correspond à une civilisation technique profondément, entièrement transformée, dont le propre est le continu. En effet si j'ai réussi à faire revivre devant vous les bourses de Londres ou de Dantzig, du Hâvre, de Marseille ou de Copenhague, la caractéristique, c'est l'évènement quotidien, c'est le fait que chaque jour par l'intermédiaire de courtiers et de gens qui savent où on peut trouver des marchandises et où il faut les offrir , l'offre et la demande sont

MS 237(2)
BIB CNAM RESERVE

confrontées, les prix mondiaux établis. Ce sont des prix qui ne dépendent plus des contingences locales, qui ne dépendent plus de la situation d'un pays donné, mais de l'ensemble des récoltes mondiales.

Aussi, je crois que je puis conclure devent vous que dans ces conditions, le rôle des grandes places internationales était de répartir la production, de faire appel aux endroits où les prix étaient le meilleur marché, les plus intéressants, pour canaliser les marchandises vers les débouchés les plus profitables pour le vendeur , pour susciter des courants entre les marchandises bon marché et les marchés plus chers et simultanément, par l'intermédiaire des bourses des valeurs, de faire en sorte que le capital soit réparti en raison de la qualité de la production. J'entend parler naturellement de la qualité économique, c'est-à-dire de la possibilité de produire la meilleure qualité aux meilleur compte.

Si, dans ces conditions, le blé est meilleur marché au Canada que n'importe où, l'argent disponible français, anglais, américain, italien va aller au Canada pour y construire des chemins de fer, des ports, des docks, parce qu'on peut gagner de l'argent. Donc, d'un côté, répartition du produit courant, pour ainsi dire ; répartition de l'autre côté du capital et de la main-d'œuvre, parce que, si on commence à travailler davantage au Canada, des Anglais, des Polonais, des Grecs, vont y aller pour gagner leur vie. En somme, s'il y avait un état mondial socialiste, dirigé par une volonté, par une raison, je ne crois pas que les choses seraient organisées autrement. Dans son souci de faire vivre aussi bien que possible l'humanité, ce gouvernement mondial aurait fait la même chose : il aurait dit "Produisez du blé, là où cette production est la plus facile, produisez du coton là où c'est le plus commode, travaillez dans les mines de cuivre qui sont les plus riches." Mais la différence est que cette multitude de gens qui nous occupent ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Dans leur esprit, loin était le souci de répartir les marchandises ou de faire suivre les capitaux là où la production rencontrait les conditions les plus avantageuses. Ils cherchaient

Ms 237(2)
BIB CNAM RESERVE

tout simplement, tout bonnement à gagner leur vie, à réaliser des bénéfices.

C'était une merveilleuse organisation automatique qui avait pour résultat de répartir d'une part les productions d'autre part les capitaux et les industries. Mais, il y avait les douanes, me direz-vous, la défense jalouse par certaines nations de ce que l'on appelle le marché national, c'est-à-dire de réserver pour soi la possibilité de vendre. Ma réponse sera d'abord qu'avant guerre il y avait des droits de douane beaucoup moins importants que de notre temps, et surtout que ces droits de douanes variaient relativement peu, en sorte qu'on s'accommodait de leur existence, en sorte qu'ils n'apportaient d'éléments inattendus dans le monde du commerce. Il y avait aussi un agencement particulier qui s'appelle la clause de la nation la plus favorisée, ce qui veut dire qu'à peu près toutes les nations civilisées étaient liées par des accords, par des traités qui leur défendaient de donner à quelqu'un des avantages, sans que ceux-ci ne profitent immédiatement à toute autre nation ayant participé à l'accord. Donc, il n'y avait pas de fluctuations, de changements brutaux dans les mouvements de marchandises.

D'autre part, le marché de Londres dont nous avons déjà parlé, le marché anglais qui, à lui seul, représentait plus du quart du commerce mondial, était un marché absolument libre, un marché qui n'avait pas de droit d'entrée, ni de droit de douane, aussi, pour tous les Etats, y avait-il toujours un intérêt à s'adresser à ce marché, avec ses banques, ses ventes, ses achats qui déterminent le marché mondial et la formation du prix mondial. Je crois qu'ici il est indiqué de se demander quel était le rapport entre le marché mondial tel que nous venons de le déterminer et les économies nationales, ou les marchés nationaux.

Ce qui frappe mon esprit, Mesdames et Messieurs, c'est le fait suivant. Si nous examinons une économie nationale isolée, n'ayant - par hypothèse - aucun rapport avec d'autres économies ni avec le marché mondial, vous y verrez, je crois que vous devez y rencontrer un conflit permanent des

Ms 237 (2)
BIB CHAN RESERVE

intérêts pour cette simple raison qu'il est humain pour chaque être de désirer vendre sa amarchandise aussi cher que possible tout en voulant acheter d'autres marchandises aussi bon marché que possible et qu'il y a, dans chaque économie nationale un centre de pouvoir politique. Il y a un gouvernement auquel on peut demander des faveurs, qu'on peut menacer, qu'on peut flatter, qui peut avoir pour agir des raisons politiques ou même, qui peut être mu par l'esprit de justice, par des sentiments parfaitement honorables. Dans un économie isolée l'agriculteur peut dire : "Je veux vendre à un prix de, en vendant moins cher je serai ruiné, malheureux" et si vous voulez avoir une agriculture forte dans un prospère, si vous voules avoir des consommateurs pour les marchandises de votre industrie, vous Gouvernement, vous devez vous arranger de façon à assurer à ces agriculteurs ce prix équitable et économiquement justifié.

Il est tout à fait possible que dans un pays où l'agriculture et l'industrie se balancent il y ait de véritables conflits, les uns voulant vendre le blé à un prix de, les autres désirant qu'il soit meilleur marché ; on se disputera sur les prix que ce soit ceux des tissus, des machines ou des métaux. Je vois donc difficilement, Mesdames et Messieurs, comment dans une économie isolée il serait possible de laisser libre jeu à l'offre et à la demande, à la concurrence, comment on pourrait disposer d'une force établissant un prix d'une façon parfaitement incontestable. Il faudra toujours un arbitre. Eh bien, l'économie mondiale est, précisemment, l'arbitre impersonnel, qui s'impose d'une façon infaillible, irrésistible, car, si dans un pays quelconque, on veut coter une marchandise plus cher qu'elle n'est cotée par ailleurs, automatiquement, si les droits de douane ne sont pas trop élevés, la marchandise étrangère viendra, suivant les lois naturelles, imposer le prix mondial, le prix moyen. Et même, si les droits de douane entravent cette péréquation, vous verrez toutes les autres marchandises de ce pays renchérir, de telle sorte que ce pays se trouvera aux prises avec de graves difficultés pour pouvoir experter et qu'une longue série de souffrances, de gêne, de malaise finira par imposer la raison.

Ms 237 (2)
BIB CNAM RESERVE

Les rapports de l'économie nationale et de l'économie mondiale vous prouvent une fois de plus que les Nations coopèrent sans savoir ce qu'elles font. Une fois encore, par le jeu des lois automatiques, les nations coopèrent pour établir un prix moyen, un prix qui, foréément, correspond à des conditions plus favorables de la production. D'où peut parvenir en effet une marchandise plus abondante et à meilleur compte ? D'un pays plus riche ; disons, s'il s'agit d'agriculture d'un pays qui a un sol vierge, dont le sol est particulièrement favorable à la production des céréales, d'où la nécessité pour un pays plus ancien et dont le sol est moins riche, ou déjà épuisé, soit d'achetér à l'étranger ces produits qui sont meilleurs marché et plus faciles à produire, soit de transformer sa production.

Ainsi donc, cet arbitre impersonnel qu'est le marché mondial devient en même temps un puissant facteur de progrès. Il devient le facteur de l'effeort continu vers l'amélioration des conditions de toutes les productions. Laissez-moi en outre vous rappeler que cet arbitre impersonnel peut, sans faire entrer de considérations politiques, sentimentales ou autres, établir le prix mondial, le prix qui correspond aux conditions les meilleures de la production. Je crois donc qu'on pourrait donc envisager une loi qui veut que toute grande civilisation soit internationale, c'est-à-dire où l'effort vers le perfectionnement et l'arbitrage continu entre les différentes productions soit opérée par le marché mondial. Toute grande civilisation doit tendre vers le régime collectiviste et forcément vers un régime où le pouvoir politique doit coordonner les productions, imposer les prix, prendre les décisions.

Je ne m'arrêterai pas à ce point. Je ne m'y arrêterai pas, car il faut tout de suite se rappeler d'une part ce que je viens de dire : à savoir que cet agencement du marché mondial et des marchés nationaux et des économies nationales représente quelque chose de relativement récent, né vers 1860 et qui a vécu jusqu'à la Guerre, c'est-à-dire pendant une période qui représent à peine la vie d'un homme, cinquante, soixante ans. D'autre part que, de toute évidence

Ms 237 (2)
BIB CNAM RESERVE

cette organisation ne pouvait fonctionner que sous des conditions bien déterminées et bien particulières. En effet, il fallait d'abord toutes les conditions techniques que nous connaissons, transports, organisation bancaire, toutes choses qui existaient et qui existent encore aujourd'hui. Mais il fallait également des différences de prix, tout ce va et vient des marchandises, tout ce mouvement qui correspondait à des courants engendrés par un bon marché, par une qualité intéressante de la marchandise, courant dirigé vers un endroit où la même marchandise était plus chère ou moins bonne, tout cela supposait qu'il existait des différences entre les prix.

Si nous prenons l'exemple des taxations, des prix fixes, comme par exemple de nos jours cela se fait dans certains pays, il va de soi que le marché mondial ne pourra plus jouer ni son rôle d'arbitre, ni être le facteur de perfectionnements, l'attraction et l'impulsion des prix ne jouant plus dans un pays où il y a une taxation. Il faut enfin qu'il y ait manque de marchandises, ce qui est au fond le postulat de toute cette organisation, Mesdames et Messieurs, il faut qu'il y ait un manque continuel et perpétuel, que toujours et partout on manque de quelque chose, qu'on cherche à acheter. Admettons, en effet, que dans tous les pays du monde, par un miracle quelconque, toutes les marchandises se trouvent en complète abondance, il n'y aurait plus de marché mondial, le transport des marchandises d'un pays à l'autre serait une absurdité. Une dernière condition, on pourrait d'ailleurs en énumérer beaucoup d'autres encore. Il faut qu'il y ait des conditions de stabilité plus ou moins grande, qu'il y ait en tout cas une action continue, sinon perpétuelle, suffisamment prolongée, et qu'il y ait des différences entre les conditions naturelles des pays.

Il faut qu'il y ait des terres noires grasses, comme celles de la Russie méridionale ou les riches terres du Mississipi particulièrement favorables à la culture du coton autour de la Nouvelle-Orléans. Il faut aussi que les mines d'azote du Chili soient quelque chose d'unique dans le monde pour que de tous les points du globe on vienne dans ce pays creuse des mines, bâtir des ports, établir des chemins de fer, bâtir des docks pour faire venir cette marchandise. Supposons un instant que la technique, que la science, munisse les pays

Ms 237 (2)
BIB CNAM RESERVE

de machines permettant de produire de l'azote ; c'est presque une vérité à l'heure actuelle, la technique permet d'éliminer l'azote, de concentrer l'azote de l'atmophère et on peut ne plus aller au Chili pour le trouver. Dans ces conditions, Mesdames et Messieurs, le marché mondial devient encore quelque chose qui, pour ainsi dire, est sans objet ; le problème a des déterminantes toutes différentes : il ne s'agit plus de se conformer aux conditions naturelles, il ne s'agit plus de chercher où se pourra trouver tel métal ou tel autre, dans quel pays les conditions sont les plus favorables à la culture du blé ou des fruits, à l'élevage du mouton.

Il s'agit tout simplement de disposer d'outillage. Nous savons en fait que, depuis quelques années, l'action des conditions naturelles est de plus en plus atténuée, de plus en plus arrêtée par le fait que l'outillage prime, si j'ose dire. Il est beaucoup plus avantageux de disposer de capitaux et de madhines que de conditions naturelles particulièrement favorables parce qu'on peut chauffer, parce qu'on peut produire des métaux du minerai beaucoup plus pauvre que celui qui était utilisé autrefois.

Donc, il faut bien le dire, le rôle des grandes places internationales tel que nous venons de le peindre, c'était quelques chose de conditionnel, de déterminé par l'ensemble des conditions que je vous ai énumérées ; le rôle des grandes places internationales étaitde répartir la marchandise, la production courante, en conformité avec la nature de cette production les capitaux. Les grandes places internationales incarnaient donc un arbitrage impersonnel et continu qui permettait dans chaque économie nationale d'éviter les conflits entre les producteurs qui devaient s'incliner devant le facteur idéal, qui ne pouvaient se battre pour les prix puisqu'il y avait un arbitre qui était le marché mondial. Ce rôle même faisait que les grandes places internationales incarnaient le progrès ; connaissant les marchandises, les pays, les hommes, les moyens de communication et ceux de productions, c'étaient ces places qui décidaient du placement des capitaux. C'est là qu'on cherchait, si vous voulez, la permission d'ouvrir une mine en Yougoslavie, ou d'établir un chemin de fer au Canada, ou de faire un port quelque part dans les pays du Da-

MS 237 (2)
BIB CNAM RESERVE

nube pour permettre l'exportation du pétrole ; c'étaient ces places qui, toujours sans savoir ce qu'elles faisaient, cherchant seulement à réaliser des bénéfices, organisaient, géraient le marché mondial. C'est ainsi que ce facteur de perfectionnement qu'était le marché mondial opérait une éducation continue des marchés nationaux par la souffrance.

Souffrance chère aux partisans de l'économie libérale! Ce que je viens de décrire correspond, justement, à l'idée de l'économie libérale, du laisser-faire laisser-passer en suivant le prix, en faisant confiance à l'arbitrage du marché mondial, sagesse impersonnelle et automatique. C'était bien, en effet, une cruelle souffrance qui, vers 1860, lorsque l'invention et le perfectionnement des bateaux à vapeurs permirent de faire venir le blé d'outre-mer, atteignit des milliers des dizaines de mille de familles paysannes qui trouvaient auparavant dans le blé leur principale source de revenu. Souffrance d'autant plus lourde que ces malheureuses familles en même temps qu'elles voyaient disparaître leur source de revenu devaient chercher une nouvelle manière de pouvoir gagner leur vie. Prenons, si vous le voulez, l'exemple du Danemark, où le blé a énormément baissé vers 1870 : on a su, dans ce pays, en quelques années, transformer l'économie, mettre au premier plan l'élevage qui était basée sur une particularité de l'économie russe, à savoir la production des tourteaux de tournesol. L'extraction de l'huile de tournesol se faisait en Russie avec des machines d'une mauvaise capacité, d'un médiocre fonctionnement, si bien qu'après avoir pressé le tournesol, ce qui restait - le tourteau - était encore très riche en matières grasses. Le Danemark ayant découvert ce fait devint le consommateur de ces tourteaux de tournesol qui servaient à la nourriture du bétail, d'où la production considérable de beurre au Danemark, dont le consommateur était l'Angleterre.

Cet exemple permet donc de saisir sur le vif d'une part l'accident qui, bien souvent, réglait l'économie d'un pays, d'autre part, comment le Danemark astreint par la baisse du prix du blé à trouver une autre production plus perfectionnée, plus intéressante, l'élevage, le beurre qui devint l'objet d'un commerce international. Mais, cependant, ce perfec-

MS 237(2)

BIB CNAM RESERVE

tionnement par la souffrance, ce progrès qui ne procède que par la ruine, puisque pour inculquer la raison par le prix il faut ruiner ceux qui produisent cher, cette raison impersonnelle et automatique représente quelque chose contre quoi s'insurge et s'afflige notre esprit. Est-il possible que pour faire comprendre aux paysans danois qu'ils doivent abandonner la culture du blé et s'occuper d'élevage, il faille dix ans de ruine, dix années de souffrance, pour que les gens se réadaptent, pour aboutir enfin, trente ans plus tard à une guerre qui arrêtera les fournitures de tournesol, après quoi le Danemark devra se jeter par exemple sur la production des pâtes.

Laissez-moi vous rappeler une fois encore que cette organisation merveilleuse, je l'appelle cependant merveilleuse en raison de l'ampleur, de la toute puissance du marché mondial, cet arbitre impersonnel et automatique, cette organisation merveilleuse, que représente-t-elle ? Cinquante ans de la vie de l'humanité. Auparavant comme nous venons de la dire c'était tout à fait différent, c'était une organisation tout autre. Il est permis de croire qu'au bout de quelques années, il y aura, peut-être, une autre organisation, tout à fait différente. Permettez-moi de vous dire, en terminant, que cette organisation était conditionnée par un grand nombre de facteurs. Il fallait qu'il y ait une différence des prix, il y avait la prédominance des conditions naturelles et non celle de l'outillage, et, plus généralement, il devait y avoir toujours, en permanence, un besoin de marchandises, sans quoi cette organisation du marché bâti sur le mouvement des marchandises serait devenu sans objet.

Voilà en quelques mots les rôle des grandes places internationales tel que nous pouvons le situer, le décrire, le rôle dans les échanges, dans la production, dans les règlements. Dans quelques conférences qui vont suivre nous allons, si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nous attacher plus particulièrement au rôle des grandes places dans les échanges, puis dans la production et ensuite dans les règlements, pour arriver, en fin de compte, à nous demander quel est ce rôle dans les conditions actuelles, en quoi ce rôle est changé et s'il est toujours de même importance que par le passé.

(Applaudissements)

Ms 237(2)
BIB CNAM RESERVE
BIB CNAM RESERVE